

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

*Le Dépositaire infidèle*¹.

GRACE AUX Filles de mémoire,
 J'ai chanté des animaux ;
 Peut-être d'autres héros
 M'auroient acquis moins de gloire.
 Le loup, en langue des dieux,
 Parle au chien dans mes ouvrages :
 Les bêtes, à qui mieux mieux,
 Y font divers personnages,
 Les uns fous, les autres sages ;
 De telle sorte pourtant
 Que les fous vont l'emportant :
 La mesure en est plus pleine.
 Je mets aussi sur la scène
 Des trompeurs, des scélérats,
 Des tyrans, et des ingrats,
 Mainte imprudente péclore,

¹ *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II,
 p. 186 : *Les deux Marchands*.

Force sots, force flatteurs ;
 Je pourrais y joindre encore
 Des légions de menteurs :
 Tout homme ment, dit le sage.
 S'il n'y mettoit seulement
 Que les gens du bas étage,
 On pourroit aucunement
 Souffrir ce défaut aux hommes ;
 Mais que tous, tant que nous sommes,
 Nous mentionns, grand et petit,
 Si quelque autre l'avoit dit,
 Je soutiendrois le contraire.
 Et même qui mentiroit
 Comme Ésope et comme Homère,
 Un vrai menteur ne seroit :
 Le doux charme de maint songe
 Par leur bel art inventé
 Sous les habits du mensonge
 Nous offre la vérité¹.
 L'un et l'autre a fait un livre
 Que je tiens digne de vivre
 Sans fin, et plus, s'il se peut.
 Comme eux ne ment pas qui veut :
 Mais mentir comme sut faire
 Un certain dépositaire,
 Payé par son propre mot,
 Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait :

Un trafiquant de Perse,

¹ Ille docet verum blandâ sub imagine falsi.
Anthol., lib. IV, epigr. xxxiii, trad. de Grotius.

Chez son voisin, s'en allant en commerce,
 Mit en dépôt un cent de fer un jour.
 Mon fer? dit-il, quand il fut de retour. —
 Votre fer! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
 Qu'un rat l'a mangé tout entier.
 J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire? un grenier
 A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
 Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
 Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
 Du perfide voisin; puis à souper convie
 Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
 Dispensez-moi, je vous supplie;
 Tous plaisirs pour moi sont perdus.
 J'aimois un fils plus que ma vie :
 Je n'ai que lui; que dis-je! hélas! je ne l'ai plus!
 On me l'a dérobé : plaignez mon infortune.
 Le marchand repartit : Hier au soir, sur la brune,
 Un chat-huant s'en vint votre fils enlever;
 Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
 Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
 Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
 Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
 Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment;
 Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je;
 Et ne vois rien qui vous oblige
 D'en douter un moment après ce que je dis.
 Faut-il que vous trouviez étrange
 Que les chats-huants d'un pays
 Où le quintal de fer par un seul rat se mange
 Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
 L'autre vit où tentoit cette feinte aventure :

Il rendit le fer au marchand,
 Qui lui rendit sa géniture¹.

Même dispute avint entre deux voyageurs.

L'un d'eux étoit de ces conteurs
 Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope;
 Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
 Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
 Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise :
 J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
 Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
 Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux;
 On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant; l'homme au fer fut habile.
 Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
 De vouloir par raison combattre son erreur :
 Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

.....

FABLE II.

*Les deux Pigeons*².

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre :
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,

¹ Son fils, celui qu'il a engendré. Ce mot est vieux, et du style vulgaire; mais il est expressif.

² *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. 1, p. 77 : *Les deux Pigeons*.

Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire !
 Voulez-vous quitter votre frère ?
 L'absence est le plus grand des maux :
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage,
 Changent un peu votre courage ¹.
 Encor, si la saison s'avançoit davantage !
 Attendez les zéphyrus : qui vous presse ? un corbeau
 Tout-à-l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau ².
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon souper, bon gîte, et le reste ?
 Ce discours ébranla le cœur
 De notre imprudent voyageur :
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
 L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;
 Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère ;
 Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 Nous sera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : J'étois là ; telle chose m'avint :

¹ Phrase elliptique, pour dire : Affoiblisse votre courage au point de vous faire changer de résolution.

² Serpè sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.
 VIRG., ecl. I, 18.

Vous y croirez être vous-même.
 A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
 Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
 Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
 L'air devenu serein, il part tout morfondu,
 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
 Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
 Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
 Il y vole, il est pris : ce blé couvroit d'un lacs ¹
 Les menteurs et traîtres appâts ².

¹ VAR. La Fontaine a écrit *las*, suivant l'ancien usage de la prononciation.

Tout plein de *las* pour lier un amant.

Poésies du roi de Navarre, t. II, p. 202.

Mais du temps de La Fontaine, et même du temps de Nicot, on n'écrivoit plus ce mot, qui signifie un nœud coulant ou un piège pour prendre les oiseaux, que conformément à l'orthographe actuelle : on substituoit souvent le *q* au *c*, afin de conserver l'étymologie dérivée du mot latin *laqueus*. L'édition de 1709 porte *lacs* ; mais l'édition de 1729 a rétabli *las*, conformément à celle de l'auteur.

² VAR. La Fontaine a écrit *appas* par licence poétique, et pour rendre la rime avec *las* moins imparfaite aux yeux, car l'oreille n'y étoit en rien intéressée. Cette leçon se trouve dans toutes les éditions imprimées du vivant de l'auteur, et même dans celles de 1709 et de 1729 : cependant dès le temps de La Fontaine (ainsi qu'on peut s'en convaincre en consultant le dictionnaire de l'Académie, seconde édition) on distinguoit très bien, par la manière d'écrire le mot *appas*, qui, toujours em-

6.

Le lacs étoit usé ; si bien que , de son aile ,
De ses pieds , de son bec , l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux , qui , trainant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé ,
Sembloit un forçat échappé.

Le vautour s'en alloit le lier ¹ , quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues
Le pigeon profita du conflit des voleurs ,
S'envola , s'abattit auprès d'uneasure ,
Crut pour le coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure ;

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde , et du coup tua plus d'à moitié

ployé au pluriel , signifie charmes , attraits , du mot *appât* au singulier et *appâts* au pluriel , qui exprime la pâture qu'on met à des pièges pour attraper les oiseaux et les bêtes sauvages , et à des hameçons , pour pêcher les poissons. C'est de ce dernier mot dont La Fontaine a voulu se servir. Le grand Corneille a usé d'une licence poétique encore plus forte en écrivant pour la rime le mot *appât* au singulier avec une s.

J'ai cru la comédie au point où je l'ai vue ;
J'en ignorois l'éclat , l'utilité , l'appas ,
Et la blâmois ainsi , ne la connoissant pas.

CORNEILLE , *Illusion comique*.

¹ Terme de fauconnerie , qui a ici une exactitude rigoureuse.
« *Lier* se dit lorsque le faucon enlève en l'air sa proie dans ses
« serres , ou lorsque l'ayant assommée il la lie de ses serres , et
« la tient à terre. » Langlois , *Dictionnaire des chasses* , 1739 ,
in-12 , p. 117.

La volatile malheureuse ,
Qui , maudissant sa curiosité ,
Trainant l'aile , et tirant le pied ,
Demi-morte , et demi-boiteuse ,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien , que mal ¹ , elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants , heureux amants , voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau ,
Toujours divers , toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout , comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors ,

Contre le Louvre et ses trésors ,
Contre le firmament et sa voûte céleste ,
Changé les bois , changé les lieux
Honorés par les pas , éclairés par les yeux ²
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui , sous le fils de Cythère ,

Je servis , engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments !
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants

¹ Pour , tant bien que mal. Locution qu'on rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs.

² Vers qui se retrouve dans une lettre de La Fontaine , en prose et en vers , adressée à la duchesse de Bouillon. (Voyez *OEuvres diverses de La Fontaine* , édit. de 1729 , t. II , p. 56.)

Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète !
 Ah ! si mon cœur osoit encor se renflammer !
 Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
 Ai-je passé le temps d'aimer ?

.....

FABLE III.

Le Singe et le Léopard ¹.

Le singe avec le léopard
 Gagnoient de l'argent à la foire.
 Ils affichoient ² chacun à part.
 L'un d'eux disoit : Messieurs, mon mérite et ma gloire
 Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir ;
 Et si je meurs, il veut avoir
 Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
 Pleine de taches, marquetée,
 Et vergetée, et mouchetée !
 La bigarrure plaît : partant ³ chacun le vit.
 Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit ⁴.

¹ *Æsop.*, 162, 13.

² Ces mots prouvent, ainsi que le remarque très bien un des commentateurs de notre fabuliste, que le singe et le léopard, mis en scène dans cette fable, sont derrière le rideau, et sont censés parler par l'intermédiaire de leurs affiches respectives, ou des bateleurs qui les montrent.

³ Par ce moyen.

⁴ Ceci vient à l'appui de ce que nous avons dit, que les deux animaux sont cachés, et ne parlent à l'assemblée que par l'organe de ceux qui les montrent.

Le singe de sa part disoit : Venez, de grace ;
 Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
 Cette diversité dont on vous parle tant,
 Mon voisin léopard l'a sur moi seulement :
 Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
 Cousin et gendre de Bertrand,
 Singe du pape en son vivant,
 Tout fraîchement en cette ville
 Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler ¹ ;
 Car il parle, on l'entend ² : il sait danser, baller ³,
 Faire des tours de toute sorte,
 Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs :
 Non, messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contents,
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte ⁴.
 Le singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit
 Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :

¹ Cette expression proverbiale et comique, qu'une chose dont on veut relever l'importance *arrive en trois bateaux*, est ancienne, puisqu'on la retrouve dans Rabelais, qui dit, l. I, ch. xvi, que la jument de Gargantua « fut amenée par mer en « trois quaraques et un brigantin », t. I, p. 56, in-4°.

² « A quoi bon, dit un commentateur de notre fabuliste, affirmer que le singe parle, qu'on l'entend, puisque cette harangue « est de lui ? » C'est précisément parce qu'elle n'est pas de lui, que le poète prête ces mots essentiels à l'affiche ou au bateleur qui fait ainsi parler le singe.

³ Vieux mot qui vient de l'italien *ballare*, et qui signifie danser, se divertir. On le trouve fréquemment dans Rabelais et dans Marot.

⁴ Ceci confirme encore l'explication que nous avons donnée, et prouve que le singe au nom duquel on parle n'est pas en présence des spectateurs du dehors.

L'une fournit toujours des choses agréables ;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents ¹ !

.....

FABLE IV ².

Le Gland ³ et la Citrouille.

DIEU fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve ⁴.

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !

¹ VAR. Bigarrés en dehors ne sont rien en dedans !

Ce vers étoit ainsi dans l'édition de 1679 ; mais il a été changé par La Fontaine au moyen d'un carton qui manque à beaucoup d'exemplaires.

² Cette fable est la sixième du recueil de 1671.

³ VAR. Dans toutes les éditions publiées par La Fontaine il y a *glan*, et cette orthographe a été suivie dans les éditions de 1709 et 1729. Mais c'étoit une faute alors comme aujourd'hui : car le dictionnaire de Nicot et celui de l'Académie française écrivent *gland*.

⁴ Vieux mot, pour *trouve*.

Eh parbleu ! je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà ;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo ¹, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé ;
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit ;
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

¹ VAR. Dans toutes les éditions données par La Fontaine ce mot est ainsi écrit ; l'édition de 1709 seulement porte à tort *Gareau*. Ce nom comique n'est pas de l'invention de notre poète : il est dans Cyrano de Bergerac donné à un des personnages du *Pédant joué*.

FABLE V.

L'Écolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin ¹.

CERTAIN enfant qui sentoit son collègue,
 Doublement sot et doublement fripon
 Par le jeune âge et par le privilège
 Qu'ont les pédants de gâter la raison,
 Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
 Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
 Des plus beaux dons que nous offre Pomone
 Avoit la fleur, les autres le rebut.
 Chaque saison apportoit son tribut;
 Car au printemps il jouissoit encore
 Des plus beaux dons que nous présente Flore.
 Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
 Qui, grim pant sans égard sur un arbre fruitier,
 Gâtoit jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
 Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :
 Même il ébranchoit l'arbre; et fit tant à la fin
 Que le possesseur du jardin
 Envoya faire plainte au maître de la classe.
 Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants :
 Voilà le verger plein de gens
 Pires que le premier. Le pédant, de sa grace,
 Accrut le mal en amenant
 Cette jeunesse mal instruite :

¹ Conférez liv. IV. fab. IV.

Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
 Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
 Se souvint à jamais comme d'une leçon.
 Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
 Avec force traits de science.
 Son discours dura tant que la maudite engeance
 Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.
 Je hais les pièces d'éloquence
 Hors de leur place, et qui n'ont point de fin;
 Et ne sais bête au monde pire
 Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
 Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
 Ne me plairoit aucunement.

FABLE VI.

Le Statuaire, et la Statue de Jupiter.

UN bloc de marbre étoit si beau
 Qu'un statuaire en fit l'emptette.
 Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
 Sera-t-il dieu, table, ou cuvette ?

Il sera dieu ¹ : même je veux
 Qu'il ait en sa main un tonnerre.

¹ Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum,
 Quum faber, incertus scammum faceretne Priapum,
 Maluit esse Deum.

HORAT., satir. I, 8.

Tremblez, humains ! faites des vœux :
Voilà le maître de la terre !

L'artisan ¹ exprima si bien
Le caractère de l'idole
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole :

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poète ² autrefois n'en dut guère³,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère :

Il étoit enfant en ceci ;
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

¹ Le mot *artisan* et même le mot *ouvrier* étoient alors mieux appropriés au style noble que le mot *artiste*, qu'on n'employoit guère que pour désigner les hommes habiles en opérations docimastiques. (Voyez à ce sujet les *Remarques nouvelles sur la langue française*, par le P. Bouhours, troisième édition, 1692, p. 94 ; et la seconde édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, 1696, in-folio.)

² Poète est ici de deux syllabes.

³ C'est-à-dire ne le céda pas.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimère :
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

.....

FABLE VII.

La Souris métamorphosée en Fille ¹.

UNE souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un brahmin le fit : je le crois aisément ;
Chaque pays a sa pensée.
La souris étoit fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu ; mais le peuple brahmin

¹ *Les Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 385 : *La Souris changée en fille*. Conférez aussi la fable XVIII du liv. II, qui a beaucoup de rapport avec celle-ci.

Le traite en frère. Ils ont en tête
 Que notre ame , au sortir d'un roi ,
 Entre dans un ciron , ou dans telle autre bête
 Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.
 Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
 Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
 De prier un sorcier qu'il logeât la souris
 Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.

Le sorcier en fit une fille
 De l'âge de quinze ans , et telle et si gentille
 Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
 Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté¹.
 Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.

Il dit à cet objet si doux :
 Vous n'avez qu'à choisir; car chacun est jaloux
 De l'honneur d'être votre époux.
 En ce cas je donne , dit-elle ,
 Ma voix au plus puissant de tous.
 Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
 C'est toi qui seras notre gendre.
 Non , dit-il, ce nuage épais
 Est plus puissant que moi , puisqu'il cache mes traits;
 Je vous conseille de le prendre.

Hé bien ! dit le bramin au nuage volant ,
 Es-tu né pour ma fille ? — Hélas ! non ; car le vent
 Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
 Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.

Le bramin fâché s'écria :
 O vent , donc , puisque vent y a ,

¹ C'est-à-dire plus encore que Paris ne fit pour Hélène.

Viens dans les bras de notre belle !
 Il accouroit ; un mont en chemin l'arrêta.
 L'éteuf¹ passant à celui-là,
 Il le renvoie , et dit : J'aurois une querelle
 Avec le rat ; et l'offenser
 Ce seroit être fou , lui qui peut me percer.
 Au mot de rat , la demoiselle
 Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
 Un rat ! un rat : c'est de ces coups
 Qu'Amour fait ; témoin telle et telle.
 Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
 Prouve assez bien ce point ; mais , à la voir de près ,
 Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
 Car quel époux n'est point au Soleil préférable
 En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant
 Est moins fort qu'une puce ? Elle le mord pourtant.
 Le rat devoit aussi renvoyer , pour bien faire ,
 La belle au chat , le chat au chien ,
 Le chien au loup. Par le moyen
 De cet argument circulaire ,
 Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté ;
 Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
 Revenons , s'il se peut , à la métempsyose :
 Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
 Qui , loin de la prouver , fait voir sa fausseté.
 Je prends droit là-dessus contre le bramin même ;
 Car il faut , selon son système ,

¹ La balle. On nomme *éteuf* la balle du jeu de longue paume.

Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
 Aille puiser son ame en un trésor commun :
 Toutes sont donc de même trempe ;
 Mais, agissant diversement
 Selon l'organe seulement,
 L'une s'élève, et l'autre rampe.
 D'où vient donc que ce corps si bien organisé
 Ne put obliger son hôtesse
 De s'unir au Soleil ? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
 Les ames des souris, et les ames des belles
 Sont très différentes entre elles ;
 Il en faut revenir toujours à son destin,
 C'est-à-dire à la loi par le ciel établie :
 Parlez au diable, employez la magie,
 Vous ne détournerez nul être de sa fin.

.....

FABLE VIII.

*Le Fou qui vend la Sagesse*¹.

JAMAIS auprès des fous ne te mets à portée :
 Je ne te puis donner un plus sage conseil.
 Il n'est enseignement pareil
 A celui-là de fuir une tête éventée.
 On en voit souvent dans les cours :

¹ Abstemius, 184.

Le prince y prend plaisir¹ ; car ils donnent toujours
 Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours
 Qu'il vendoit la sagesse, et les mortels crédules
 De courir à l'achat : chacun fut diligent.
 On essuyoit force grimaces ;
 Puis on avoit pour son argent,
 Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
 La plupart s'en fâchoient ; mais que leur servoit-il ?
 C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de rire,
 Ou de s'en aller sans rien dire
 Avec son soufflet et son fil.
 De chercher du sens à la chose,
 On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
 La raison est-elle garant
 De ce que fait un fou ? le hasard est la cause
 De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
 Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
 Un des dupes un jour alla trouver un sage,
 Qui, sans hésiter davantage,
 Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.
 Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
 Entre eux et les gens fous mettront pour l'ordinaire,
 La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs
 De quelque semblable caresse.
 Vous n'êtes point trompé ; ce fou vend la sagesse.

¹ La Fontaine fait ici allusion à L'Angely, qui, d'abord au service du prince de Condé, passa à celui du roi, qui prit goût à ses saillies.

FABLE IX.¹*L'Huitre et les Plaideurs*².

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
 Une huitre, que le flot y venoit d'apporter :
 Hs l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
 A l'égard de la dent, il fallut contester.
 L'un se baissoit déjà pour amasser³ la proie ;

¹ Cette fable est la huitième dans le recueil de 1671.

² Boileau, épître II, vers 41-52. Boileau nous a lui-même appris que le désir de conserver cet apologue, qu'il avoit d'abord inséré dans la première édition de son épître I, composée en 1669, lui fit écrire son épître II, publiée seulement en 1672. Il paroît que Boileau avoit entendu faire ce petit conte à son père. Le commentateur de Boileau dit que cet apologue est plus ancien, et se trouve dans une comédie italienne. (*Oeuvres de Boileau*, édit. de Saint-Marc, 1747, t. I, p. 260.) Un fabliau publié par Barbazan, et intitulé *deux dames qui trouvèrent un annel*, a beaucoup de rapport avec cet apologue.

³ VAR. *Ramasser*, dans un grand nombre d'éditions ; mais aucune des éditions originales ne porte cette leçon. On la trouve dans l'édition faite pour la collection des classiques français par M. Didot aîné, in-8°, 1813 ; mais sa belle édition in-folio, 1802, porte la leçon du texte : il en est de même de l'édition faite pour l'éducation de monseigneur le dauphin en 1787, et de l'édition de Barbou, 1806, in-12. L'Académie française, dans la seconde édition de son dictionnaire, définit de la manière suivante le verbe *Amasser* : « Relever de terre ce qui est

L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie.
 Celui qui le premier a pu¹ l'apercevoir
 En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
 Si par là l'on juge l'affaire,
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
 Je ne l'ai pas mauvais aussi,
 Dit l'autre ; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
 Hé bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie.
 Pendant tout ce bel incident,
 Perrin Dandin² arrive : ils le prennent pour juge.
 Perrin, fort gravement, ouvre l'huitre, et la gruge,
 Nos deux messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit, d'un ton de président :
 Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille,
 Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles³.

« tombé. *Amasser ses gants, amasser un papier.* » Aujourd'hui le mot propre dans ces phrases seroit *ramasser*. La langue a varié.

¹ VAR. *A dû*, dans l'édition de 1671.

² Nom donné par Rabelais à un homme de justice. (*Pantagruel*, III, 39.) Depuis, Racine, par sa comédie des *Plaideurs*, et La Fontaine, par ses fables, l'ont rendu populaire.

³ Expression proverbiale, pour dire ne leur laisse rien.

FABLE X.

*Le Loup et le Chien maigre*¹.

AUTREFOIS carpillon fretin
 Eut beau prêcher, il eut beau dire,
 On le mit dans la poêle à frire².
 Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
 Sous espoir de grosse aventure,
 Est imprudence toute pure.
 Le pêcheur eut raison; carpillon n'eut pas tort:
 Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
 Maintenant il faut que j'appuie
 Ce que j'avancai lors³, de quelque trait encor.

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
 Trouvant un chien hors du village,
 S'en alloit l'emporter. Le chien représenta
 Sa maigreur: J'à⁴ ne plaise à votre seigneurie
 De me prendre en cet état-là;
 Attendez: mon maitre marie
 Sa fille unique, et vous jugez
 Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.

¹ Esop., 35, 86.² Voyez la fable III du livre V.³ Lors pour alors.⁴ Déjà, à présent. Vieux langage.

Le loup le croit, le loup le laisse.
 Le loup, quelques jours écoulés,
 Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre;
 Mais le drôle étoit au logis.
 Il dit au loup par un treillis:
 Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,
 Le portier du logis et moi
 Nous serons tout-à-l'heure à toi.
 Ce portier du logis étoit un chien énorme,
 Expédiant les loups en forme.
 Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
 Dit-il; et de courir. Il étoit fort agile,
 Mais il n'étoit pas fort habile:
 Ce loup ne savoit pas encor bien son métier.

FABLE XI.

Rien de trop.

JE ne vois point de créature
 Se comporter modérément.
 Il est certain tempérament
 Que le maitre de la nature
 Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement:
 Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
 Le blé, riche présent de la blonde Cérés,
 Trop touffu bien souvent épulse les guérets:
 En superfluités s'épandant d'ordinaire,

Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.

L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire !
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons ¹.

Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent ;
Tant que le ciel permit aux loups

D'en croquer quelques uns : ils les croquèrent tous ;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.

Puis le ciel permit aux humains

De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.

Il faudroit faire le procès

Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point ².

¹ Ne gravidis procumbat culmus aristas,
Luxuriam segetum tenera depascit in herbâ.
VIRG., *Georg.*, lib. I, v. 111.

² Sunt certi denique fines
Quos ultra citràque nequit consistere rectum.
HORAT., lib. I, sat. 1.

FABLE XII.

Le Cierge ¹.

C'EST du séjour des dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette ², et se gorger
Des trésors qu'en ces lieux les zéphyrus entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en françois la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie ;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;
Et, nouvel Empédocle ³ aux flammes condamné

¹ Abstemius, 54.

² Hymette étoit une montagne célèbre par les poètes, située
dans l'Attique, et où les Grecs recueilloient d'excellent miel.

(*Note de La Fontaine.*)

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Ætherios dixere.

VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 220.

³ Empédocle étoit un philosophe ancien, qui, ne pouvant
comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par
une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en

Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
Ce cierge ne savoit grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

.....

FABLE XIII.

*Jupiter et le Passager*¹.

Où combien le péril enrichiroit les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieus ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ces avertissements ?

Un passager pendant l'orage
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphants

perdre le fruit, et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantalons au pied du mont. (*Note de La Fontaine.*)

¹ Esop., 18, 47, 156.

N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire ;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs ; et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don.

.....

FABLE XIV.

*Le Chat et le Renard*¹.

LE chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pèlerinage.

¹ Regnier, part. I, fab. XXVIII.

C'étoient deux vrais tartufs ¹, deux archipatelins ²,
 Deux francs patte-pelus ³, qui, des frais du voyage,
 Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
 S'indemnisoient à qui mieux mieux.
 Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
 Pour l'accourir ils disputèrent.
 La dispute est d'un grand secours :
 Sans elle on dormiroit toujours.
 Nos pélerins s'égosillèrent.

Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
 Le renard au chat dit enfin :
 Tu prétends être fort habile ;
 En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.
 Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
 Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

¹ Au lieu de tartufes. L'e est retranché pour la mesure du vers, et par licence poétique.

² Un des commentateurs de notre poète remarque avec raison que les deux substantifs *tartufe* et *patelin*, créés par le théâtre, présentent à l'esprit un sens plus déterminé qu'*hypocrite* et *câlin*, parce que la scène, en nous montrant ces deux personnages, a bien arrêté pour nous l'analogie de leurs noms avec leurs caractères.

³ Rabelais, dans l'ancien prologue du quatrième livre de Pantagruel (t. II, p. x), dit : « Adjugez quoy ? et qui ? tous les « vieux quartiers de lune aux caphards, cagots, matagots, bo-
 « tineurs, papelards, burgots, *patespelues*, porteurs de roga-
 « tons, chattemittes. » Le Duchat croit que la dénomination de *patespelues* dérive de l'allusion à la supercherie de Jacob, qui se couvroit les mains de peaux de bêtes pour supplanter Ésaü.

Eux de recommencer la dispute à l'envi.
 Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
 Une meute apaisa la noise.
 Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;
 Cherche en ta cervelle matoise
 Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
 A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
 L'autre fit cent tours inutiles,
 Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
 Tous les confrères de Brisfaut ¹.
 Partout il tenta des asiles ;
 Et ce fut partout sans succès :
 La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
 Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
 L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gêner une affaire :
 On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
 N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon.

.....

FABLE XV.

Le Mari, la Femme, et le Voleur ².

UN mari fort amoureux,
 Fort amoureux de sa femme,
 Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.

¹ Tous les chiens de chasse. Le nom de *Brisfaut*, qui autrefois signifioit *goulu*, est bien approprié à un nom de chien.

² *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, 8.